

Nom du père et Phallus (Φ) : fonctions de la Métaphore¹

Pourquoi le phallus (Φ) apparaît-il si tardivement chez Lacan ? Le phallus, dit Lacan dans RSI, est le signifiant sur lequel se fait l'identification primordiale — identification au réel de l'Autre réel. Dans les séminaires des années 60 la première identification se faisait au signifiant en tant que trait unaire². Il faut dire que la première théorie de la pulsion chez Lacan (besoin, demande, désir) est une lecture des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*³. Ce n'est pas pareil lorsque Lacan lit Freud et lorsqu'il avance sa propre théorisation. Ce n'est pas cependant une coupure épistémologique.

L'identification primordiale, condition de la demande

Chez le dernier Lacan, à partir, disons, de 1970, la demande de l'objet du besoin n'est plus fondatrice, car c'est au grand phi — Φ — comme signifiant que se fait la première identification. Ce qui veut dire que le besoin comme tel n'existe pas sans l'entrée de la Jouissance dans le corps. Les enfants pour qui cette entrée du phallus n'a pas eu lieu ne sont pas en mesure de demander le sein : faim et soif n'existent pas comme besoins de façon autonome, comme on peut le voir chez les bébés autistes. Si l'on mettait une sonde dans leur estomac, on pourrait mesurer une augmentation des sucs gastriques. Mais ressentir du déplaisir et en pleurer signifie déjà une reconnaissance du plaisir. La jouissance dont il s'agit ne peut être « contenue » dans le corps biologique, elle dépend de l'Autre réel.

Le réel du besoin ne peut *ex-sister*⁴ que s'il y a de la *jouis-sens* dans le corps. Le réel biologique des besoins est bien là, au niveau physiologique et chimique, mais il n'existe pas, s'il n'y a pas cette entrée de la *jouis-sens*

¹ Le présent texte comporte deux parties : la première est une transcription de l'intervention orale d'Hector Yankelevich du 21 mai 2006 dans le cadre des Conférences Cliniques de l'EPSF, la seconde est la transcription des indications supplémentaires qu'il a confiées aux *Carnets* à la suite de cette intervention. Ont participé à ces transcriptions : Ph. Bagarry, G. Capogna-Bardet, C. Centner, F. Delbos.

² Cf. J. Lacan, Séminaire VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991.

³ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, NRF, 1962.

⁴ Dans *ex-sisto*, il y a *sisto*, qui, en latin tardif signifie « être », au sens courant de « position ». *Da-sein*, « être-là » en allemand, est la transcription forgée à l'époque de Luther. *Ex-sister* signifie « être là, en dehors ». On ne peut *ex-sister* que s'il y a quelque chose de décalé, de séparé par rapport à l'être, tout d'abord, par rapport à l'Autre ensuite.

donnée par l'Autre. Ceci pourrait peut-être éclairer la phrase de Lacan dans RSI : les sens ek-sistent au réel, sans en fermer sa plurivocité.

Bien que nous soyons tous d'accord pour accepter l'axiome lacanien qu'il ne peut y avoir demande à l'Autre que s'il y a désir de l'Autre, il faudrait pourtant y introduire après lui un lemme, tiré de l'expérience, qui dirait : le désir de l'Autre peut être sans jouissance ; la jouissance de l'Autre sans désir. Le corollaire qui en découlerait ne pourrait être que celui-ci : sans manque à être de l'Autre, il n'est pas de désir, il n'y a pas d'Autre.

Lacan pose aussi que la demande comme telle est articulée. Chez les bébés, elle ne l'est pas encore en lui mais en l'Autre. La demande à l'Autre suppose l'offre de l'Autre, qui révèle, par là, son manque. L'identification primordiale n'est pas datable, elle commence quand la mère commence à désirer un enfant, en construisant un ensemble de signifiants qui entourent ce désir (ça date de la petite enfance avec le père, ou bien adulte, et avec quel homme ?). Le désir d'avoir est déjà une métonymie du manque à être, mais comment, sous quelle modalité est-elle prête à donner son manque ? Et ce manque, d'où vient-il ? Est-ce une reconnaissance de dette, traite tirée sur l'avenir (Lacan) ou bien la contestation secrètement rageuse du bien fondé de celle-ci ? Par quoi est-il, ce manque, signifié, ou bien, qu'est-ce qui lui donne son sens ? Un objet *a* : est-ce un manque scopique par rapport à son narcissisme, ou bien un manque anal, substitut de possession (Freud) ? Ou est-ce, sans que ce soit le moins du monde exhaustif, une demande qui (seule) se signifie dans le fantasme (structurant) qu'on ne peut vraiment être femme sans être, ou avoir été, mère ?

Pour Freud, la libido était le produit d'un excès du corps dans le corps, et non pas de la rencontre entre le langage et le corps, comme chez Lacan. Pour Freud, la répétition de l'expérience de satisfaction suffisait à rendre compte de la libido, bébé et enfant étant séduits par les soins de la mère. Il n'a jamais articulé que le signifiant, la parole de la mère, pouvaient être cause de libido.

Les soins de la mère, c'est d'abord une *modalité* de la parole, de la voix de la mère. C'est là que ce que l'enfant signifie pour elle va être, selon des modes différents, créateur de libido chez l'enfant. La voix de la mère, en étant *nommante*, va être créatrice de libido dans le corps. Cela nous conduit à affirmer que l'entrée du signifiant dans le corps produit quelque chose qui n'est plus du soma, du corps biologique, mais qui est néanmoins nécessaire pour le fonctionnement biologique du corps. Pour les embryologistes un bébé né à terme cesse d'être biologiquement prématuré aux alentours du neuvième mois de vie *extra-utérine*.

C'est à cause de l'Inconscient, et du discours de la science, que nous ne savons pas que la signification véhiculée par la parole fait du soma un corps. À

cause de l'Inconscient que la mère ne sait pas qu'elle crée de rien un corps qui incorpore le sien. Nous ne savons pas que les mots sont efficaces. Si nous le savions, nous en ferions des mythes. La mère, en tant que grand Autre, est magicienne, sans le savoir, dans son rapport à l'enfant. Sans Inconscient, le langage serait ce qu'il est dans la schizophrénie : les mots auraient une vie indépendante les uns des autres, seraient tous chargés de jouissance, jouiraient tout seuls. C'est l'Inconscient qui nous empêche, après-coup, de retracer le mouvement qui fait que c'est la parole de l'Autre, portée⁵ par sa voix, qui va constituer le corps du sujet. Le Phallus, réel de l'Autre réel, est aussi effet de métaphore. Phallus est le Nom du réel du Signifiant. Phallus est le Lieu où la mère offre le réel de son manque à un objet symboliquement métaphorisé.

⁵ Le fait de porter, la façon de porter, la qualité des soins, le *holding* et le *handling*, qui ont tant soucié, à juste titre, les analystes anglo-saxons, sont des modalités de la parole. Il ne faudrait nullement créer de fausses oppositions en pensant que la parole en psychanalyse est celle de la linguistique. Ce qui serait le contraire du même idéologème que celui de croire que l'Inconscient parle au travers du corps sans que la parole langagière y soit pour quelque chose.

Le corps du symbolique, l'incorporel, le Père

Il y a un soma vivant : il y a un réel qui n'est pas celui de l'analyse. Mais le vivant humain non seulement ne peut survivre biologiquement sans l'Autre, mais il ne sera pas, sans lui, vraiment humain : être parlant.

Le symbolique lacanien est aussi un corps⁶, le corps du symbolique. Par cette invention, par laquelle il se démarque autant de la linguistique que de Lévi-Strauss, il veut dire, à notre avis, que c'est la parole de l'Autre lourde de jouissance — sans qu'elle le sache — qui marque le temps logique de fondation de l'Inconscient, *id est*, du psychisme. C'est le corps du symbolique qui permet que le soma devienne corps. Au pas suivant : le corps du symbolique devient incorporel. Pour les empiristes anglais, les mots sont des émissions d'air, *Flatus voci*. Pour Lacan, la théorie empiriste qui veut que les mots soient des émissions d'air est cohérente avec l'invention freudienne — les représentations préconscientes de mots —, mais il faut préciser de quel temps on parle. Car deux opérations vont constituer le corps :

1) L'entrée de la jouissance — par le truchement de la voix — dans le corps investit non seulement la peau, mais aussi les trous, les bords, le cortex (qui se forme à partir du même feuillet, l'ectoderme, que la peau).

2) La chute de la jouissance, opération qui peut, sous conditions, permettre la constitution borroméenne de la structure et qui marque le début de la seconde identification. Petite vignette clinique *a contrario sensu* : un patient adolescent faisait corps avec sa mère dans et par la langue maternelle. Pour lui, les choses avaient du corps dans la langue maternelle dans la mesure où il faisait corps avec sa mère : il n'y a pas eu de chute du premier *a*. Quand, adolescent, il émigre avec elle et change de langue, les mots de la nouvelle langue s'avèrent ne plus avoir aucun sens. Il n'y a plus de choses qui aient un corps. Seuls le mutisme et le délire y suppléent.

Lacan n'a jamais accepté que le Père Mort freudien fût la trace phylogénétique d'un événement qui réellement eut lieu dans le temps, et par cela même fondateur du temps. Il n'accepta jamais cette conception épistémique de Freud. Mais ça ne signifie pas que pour lui, il ne fallait pas rendre compte, par une autre construction et une autre théorie du réel, du caractère structural du Père mort. Freud suivait l'état de l'anthropologie et de la paléontologie de son époque, qui lui faisait penser que ce qu'il trouvait dans la clinique (le fantasme du meurtre du père) était assignable à l'origine même de l'humanité. La génétique de son époque⁷ lui permettait encore d'espérer que l'hypothèse de la

⁶ J. Lacan, *Radiophonie*, Scilicet 2/3, Paris, Seuil.

⁷ En suivant l'histoire de la génétique faite par Ernst Mayr, l'un de ses plus grands théoriciens, dans des textes comme *What makes Biology unique*, Cambridge, 2004 (et aussi dans *Après Darwin*, Paris, Dunod, 2006), on peut supputer que Freud, vraisemblablement, a dû donner crédit à la théorie post-darwinienne de Hugo De Vries, qui postulait des mutations

transmission héréditaire d'un caractère acquis fût possible. La génétique a apporté un démenti inconditionnel à cet espoir. Malgré le fait que Freud, dans le « *Projet de psychologie*⁸ », fonde la nature humaine et la possibilité de l'Inconscient sur la prématuration, il n'en continue pas moins de croire ce qui était la théorie scientifique la plus en vogue de son temps, la théorie recapitulacionniste. Celle-ci suppose que l'ontogenèse répète la phylogenèse, ce qui veut dire que l'embryon de toute espèce va trouver pendant son développement embryonnaire des stades différents non seulement de sa propre espèce, mais même de l'embranchement de son phylum.

Pour Lacan, qui cite en 1949 l'embryologie de Bolk, le propre de l'espèce humaine est ce qui s'appelle en biologie prématuration, aujourd'hui mis à jour sous le terme de « néoténie⁹ ». Dans « *Le Retour infantile du Totémisme* » Freud établit une identité entre le sauvage, l'enfant et le fou¹⁰. Chez Lacan, par contre, le Père mort, dans le quadrangle modal de la sexuation, est une écriture du fantasme qui relève d'une construction logique du sujet. Ce sera le Phallus dans sa triple condition temporelle de signifiant cause de Jouissance, de Fonction et de signification qui occupera la place du Père mort. Mais cette écriture, celle de la sexuation, est corrélative à l'entrée en jeu du Signifiant 1. Le Phallus rend compte du Père Mort depuis toujours, et de son mémorial le Totem, pas comme Φ tout nu, mais comme écriture de l'identification secondaire consécutive à l'entrée du sujet dans le discours du Maître¹¹.

Il y a trois étages dans la constitution de la cause chez Lacan

Premier étage : le vide dans l'Autre

génétique par « sauts ». Tandis que Weismann, abondamment cité dans l'« *Au-delà du Principe du Plaisir* », s'opposait fermement à la théorie de la transmission des caractères acquis, *acceptée par Darwin*, qui était née pour combler le vide théorique qu'il laissait, car celui-ci n'était pas arrivé à formuler, même à ses propres yeux, une hypothèse valable sur les causes de la spéciation, c'est-à-dire, de la cause des variations des espèces d'un même genre. La sélection naturelle pouvant expliquer la pression du milieu, mais pas l'écriture de ce qui reste dans le différent. C'est seulement à partir des années 40 jusqu'à aujourd'hui que la théorie dite « synthétique » — qui connaît des formulations différentes — a réussi, au milieu de grandes discussions, à réunir darwinisme et génétique.

⁸ S. Freud, *Projet de psychologie*, pp. 410-411. *Entwurf*, mêmes pages.

⁹ Concept qui fait référence à la découverte d'une capacité de régénération tissulaire inconnue précédemment.

¹⁰ Ce que l'on retrouve dans l'anthropologie de Lucien Lévy-Bruhl. Voir sur le site de l'Université du Québec ne fût-ce que la table des matières de son ouvrage ultime *La mentalité primitive* qui résume trente ans de travail théorique. Sa position était, à l'époque, unanimement acceptée, car Mauss était encore relativement peu connu.

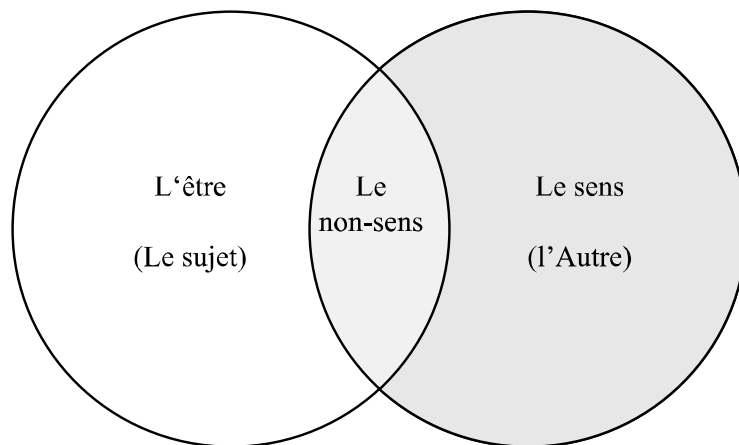
¹¹ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Séminaire inédit.

L'Autre peut-il faire de ce vide un désir qui apparaisse dans sa demande ? Il faut que la demande de la mère traverse le trou intérieur du tore, il faut que quelque chose de son désir transparaisse dans sa demande. Lorsque la mère s'adresse au sujet, si la demande de la mère tourne seulement autour de l'âme du tore, les demandes sont entendues, mais rien de son désir ne passe.

Il faut que, dans ce qu'elle dit, même à son insu, il y ait du désir. Ce sera comptabilisé comme erreur du compte. Parce que la demande qui compte comme 1 va faire passer du 0. Mais l'ensemble vide, ce 0 qui compte comme 1 — $[\Phi]$ — pourra faire advenir l'erreur du compte, le +1 ou -1. La mère dit *une* chose, pour l'enfant, il y en a *deux*. Ce qui est dit, qui le dit, ou bien à qui elle le dit. Le sujet est celui qui lit l'erreur du compte à l'insu de l'Autre. C'est-à-dire qu'il s'appuie sur le désir de l'Autre, sur ce que la mère ne sait pas avoir dit. La monture du sujet n'est pas seulement son nom, c'est quelque chose qui s'ajoute (+1) au compte et qui fait retrait (-1) du compte. Le sujet de l'Inconscient est tout d'abord un sujet qui compte et se décompte, et qui lit au moins une partie de ce qui s'écrit en lui, même si en le faisant il s'écrit dans cette même erreur.

Deuxième étage : a) le sens véhiculé par la parole de l'Autre

Avant de construire une théorie de l'identification primordiale, Lacan avait introduit la première théorie de l'aliénation en 1964.



Avec les deux cercles d'Euler, ce que Lacan essaie de formaliser, c'est la dépendance du sujet vis-à-vis du sens qui lui est octroyé par l'Autre. En général on peut dire que le futur sujet, pour être tel¹², n'a pas d'autre possibilité

¹² Ceci est la réponse définitive que Lacan adresse à la dialectique du Maître et du Serf de Hegel — le chapitre de la *Phénoménologie de l'Esprit* porte comme titre : *Selbstständigkeit und Unselbstständigkeit des Selbstbewusstseins — Herrschaft und Knechtschaft*, « Autonomie et non-autonomie de la Conscience de soi — Maîtrise et Servitude ».

que de s'aliéner au sens fourni par l'Autre. Chez Lacan, le sens veut dire autant le sens véhiculé par la parole, ce qui fait fi de toute séparation entre le son et le signifié, c'est-à-dire un sens qui englobe la totalité de l'émission, que les sens en tant que formation de la sensorialité, à partir de la sensualité qui lui est transmise. La sensorialité n'est possible qu'à partir de la sensualité introduite par l'Autre. La condensation qu'il y a entre ces deux significations dans les langues occidentales (tant latines que germaniques) en l'annulant, disjoint l'identité réelle qui gît sous la différence qu'il y a entre ce qui est véhiculé par les mots d'une part, et ce qui relève du corps et de l'organisation de la perception de l'autre. Cette séparation est due au discours de la science et au discours du maître, qui voient dans le corps un fonctionnement autonome par rapport aux effets de la parole dans le réel.

Deuxième étage : b) le facteur léthal dans le sens et le refoulé originaire

L'organisation dans le corps de la fibre sensitivo-sensorielle dépend de l'expérience que le futur sujet aura faite dans son rapport à l'Autre. Le portage, l'enveloppement, les différences de texture, le fait que la voix calme la pression du besoin, etc. sont des expériences qui vont organiser le principe de plaisir comme ce qu'il est nécessaire de recevoir, et comme ce à partir de quoi, passé un certain seuil, la jouissance que l'on reçoit — autant de l'Autre réel que du réel du corps¹³ — devient insupportable. En dehors de la psychanalyse, il n'y a eu que Merleau-Ponty¹⁴ pour dire que sans hallucination, il n'y aurait pas d'orientation dans la perception. Pour Freud et Lacan, c'était implicite, mais il est tout de même nécessaire de l'explicitier.

Le sens apporté par l'Autre dans l'aliénation comporte pour Lacan un facteur *léthal*. En français, « létal » ne prend pas de h. De quoi s'agit-il dans cette condensation ? « Létal » sans h veut dire « mortel » et *léthal* avec h vient du verbe grec *lanthano* qui veut dire « occulter », « être caché » et « oublier ». De là vient *aletheia*, la vérité en tant que désoccultation et aussi suppression de l'oubli. Le sens impliqué dans l'aliénation va rester à jamais caché, oublié, *urverdrängt* et il va aussi produire de la mort.

Ceci est le traitement métapsychologique de ce savoir, que Lacan a avancé dans *L'Éthique*, à savoir que le sujet se fonde sur la seconde mort. Pour Lacan, on ne peut vivre comme sujet qu'une fois que la condamnation éternelle est inscrite. Dans « La direction de la cure et principes de son pouvoir¹⁵ », Lacan

¹³ Cette identité entre le corps et l'autre réel a été établie par Freud dans *l'Entwurf*, lorsqu'il traite du cri.

¹⁴ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945 (2^e éd.). Le livre était une discussion avec la neurologie de son temps, celle de Kurt Goldstein : *La structure de l'organisme. Introduction à la biologie humaine à partir de la pathologie humaine*, Paris, Gallimard, 1951.

¹⁵ J. Lacan, *Écrits*, Paris Seuil 1966.

avance qu'une analyse doit aller plus loin que le jugement dernier. Que l'aveu du désir représente ce qui a été inscrit comme seconde mort. Ce qui pourrait paraître un point de vue éthico-théologique est néanmoins totalement métapsychologique. Quelque chose a tué ce qui était de la vie dans le sujet. Le symbolique dans son entrée comme jouissance tue du réel de la vie, fait que sa jouissance devienne impossible. Cet au-delà de la jouissance, lorsque Lacan écrit qu'elle n'ek-siste pas, effectivement, elle n'ek-siste à rien, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des effets, d'être supposée, et d'être encore et toujours l'espace topologique commun de l'amour et de la science.

II

La seconde mort

...Lacan l'a d'abord avancée de façon métaphorique. Il parle de la seconde mort comme étant avant la première. Il a ainsi évoqué le marquis de Sade, qui voulait que son tombeau disparût à jamais de la surface de la Terre. Mais à ce moment, il n'était pas explicitement formulé qu'il s'agissait de structure¹⁶. Lacan parle de la seconde mort dans *L'éthique*, mais il n'y a pas de texte de l'époque, pas de commentaire ni de travaux qui prennent ça comme faisant partie de la structure de tout un chacun, d'un sujet quelconque. On y voyait quelque chose qui relevait de l'éthique de la psychanalyse : « oui, il faut que la mort... », mais c'était compris comme faisant partie de la question de faire le deuil.

Serge Leclaire¹⁷ l'a interprété en apportant une théorie du deuil dans *On tue un enfant* : il posait, comme on sait, qu'on a tous à faire le deuil du narcissisme phallique de l'enfant, ce qui est un bord du réel dans le parcours analytique de tout un chacun. Ceci reste entièrement vrai, mais il faut, à notre avis, être plus radical. Si on parle en termes de signifiants lacaniens ou de structure, la seconde mort est le point de naissance du psychisme. L'effet du signifiant Φ c'est de tuer du vivant ; c'est un temps logique, un temps de fondation. Si ça n'a pas lieu du tout, on aura l'autisme. Si ça échoue, on aura les grandes psychoses.

Les grands psychotiques ignorent radicalement la mort, elle n'est pas inscrite dans leur psychisme. C'est ainsi que, pour certains d'entre eux, une tentative de suicide peut se motiver de la croyance qu'ils vont se réveiller vivants, et différents.

La mort n'étant pas inscrite, le sens de la mort n'existe pas. Ceci sépare les schizophrénies des psychoses narcissiques, où la mort, étant inscrite, n'est pas refoulée comme un lieu impossible à savoir, ce qui est le propre des névroses.

Il y a ceux qui veulent se tuer, confondant le vrai et le réel : c'est le suicide mélancolique. Le suicide vraiment psychotique, ce sont ceux qui ne savent pas, radicalement, qu'ils vont mourir : ça a un sens de réveil à une autre vie. On retrouve là quelque chose de ce fait que les deuils importants en analyse ont aussi un sens de réveil, mais pas de la vie. Le deuil et sa fin permettent un réveil, partiel, d'une illusion tenace qui fait partie de la structure du fantasme, et qui repose sur la méconnaissance de ce que la seconde mort est antérieure à la

¹⁶ J. Lacan, Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

¹⁷ Il reste l'un des seuls compagnons de Lacan à avoir eu un style propre et pris le risque de penser seul.

première ; qu'elle est une mort qui porte la vie... Lacan le disait déjà en 1961, dans « Subversion du sujet » : il y a une mort qui porte la vie et une autre qui la porte¹⁸. La deuxième remonte à l'inscription de la sexualité, qui ne peut se faire que par le biais de ce qui tue. Lacan l'écrit de façon très elliptique, très cryptée. À bon escient d'ailleurs, puisqu'il est en train de s'avancer, vraiment, là-dessus, contre Freud, et sur un point crucial dans la conception de la structure.

Dans les « Considérations actuelles sur la guerre et la mort¹⁹ », Freud écrivait que dans les comptes de la vie, l'on ne compte pas la mort, on la met de côté...²⁰ En 1924²¹, il disait que la mort est un concept négatif, c'est-à-dire vide, étant donné qu'on ne peut en faire l'expérience. Mais ce que Lacan avance à propos de la seconde mort est pleinement aux antipodes de Freud. Lacan fonde autrement la structure et c'est pour ça que la pulsion de la mort est déjà là pour Lacan, non seulement du fait du signifiant, mais du fait que la jouissance en elle-même a un fond de mort, que la pulsion sexuelle est, dans sa nature même, pulsion de mort. Lacan le disait aussi de façon très belle, dans « Jeunesse de Gide » : « un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme²². »

Cela va de pair avec un retournement très fondamental et premier de Lacan, pour qui, contre tout le courant néo-freudien, qui suit un biais technique de Freud à la lettre, les défenses sont des désirs. Cette réinterprétation du texte freudien a changé complètement le maniement du transfert et la direction de la cure : on ne lève pas de façon directive les défenses d'un sujet en analyse, car ces défenses-là, ce sont des défenses contre la jouissance. C'est évident qu'il faut que ces défenses soient levées, c'est-à-dire qu'il y a des désirs qui n'ont pas lieu d'être. Ce ne sont pas nécessairement des désirs sexuels. C'est le cas dans la névrose obsessionnelle — c'est l'enseignement même de Freud — mais pas forcément dans l'hystérie.

L'aliénation primordiale

Lacan élabore la première aliénation pour rendre compte de la question de la fondation de l'inconscient originaire, ce qui est la condition pour Freud de

¹⁸ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, *op. cit.*

¹⁹ S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort » [1915], *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1983.

²⁰ «[...] *beiseite zu schieben* [...] » écrit-il. Ce « mettre de côté » est un syntagme qui rend compte du caractère structural de la *Verleugnung*. Tout ce texte est émaillé par l'usage du verbe *Verleugnen* — avec parfois des préfixes différents, mais qui n'en changent pas la signification — en ce qui concerne la mort.

²¹ S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de Psychanalyse*, *op. cit.*

²² J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 754.

l'inconscient tout court. Lacan ne pense pas plus que Freud qu'on puisse arriver à l'inconscient originaire, mais il pense qu'on peut le border : ce sont les signifiants qui font partie de S_2 , du savoir inconscient, c'est là où se ferme l'inconscient, sur l'originaire, le réel.

S_1 est non seulement un Signifiant pris dans la chaîne et séparé d'elle, mais aussi celui qui transforme tous les signifiants en « uns, 1+1+1+... ». L'un par rapport à l'autre.

Il y a aussi un groupe de S_1 , il n'y a pas un S_1 tout seul : S_1 est un Un et un ensemble. Ce n'est pas seulement le signifiant maître. C'est un ensemble de signifiants qui vont constituer le groupe de signifiants de l'idéal du moi, mais ce en quoi ils sont importants, les signifiants de S_1 , l'essaim, c'est-à-dire l'ensemble d'abeilles, c'est qu'en disant S_1 , S_1 , S_1 , ce sont les signifiants qui travaillent, qui tiennent le sujet chevillé, et ce sont aussi les portes d'entrée à l'objet. Car celui-ci est séparé de la chaîne signifiante par la division du sujet.

Il gît dans une autre dimension que l'objet de la réalité, en ayant aussi une autre « nature » que le signifiant. On peut avoir une idée du type d'objet dont il s'agit : il y a l'idéal anal du moi comme c'est le cas pour l'obsessionnel, il y a l'idéal phallique du moi, comme dans l'hystérie. Le signifiant maître va non seulement présider à l'écriture du sujet dans le réel, à l'investissement du moi propre, mais également montrer le type d'investissement que l'Autre a fait du sujet comme son « a ». Et qui restera dans les modalités les plus constantes, dans les lignes de force les plus marquantes de ce qui fera chez celui-ci la bascule inconsciente $\$ \diamond a$. Ce qui se lit non seulement « ou l'un ou l'autre » — le choix forcé — mais aussi comment se mesure-t-on à l'objet, comment en est-on mesuré. Où est la cause, et qu'est-ce qui devient déchet ?

S_2 , le savoir, c'est là où se ferme l'inconscient. Ce n'est pas un seul signifiant, c'est un ensemble de signifiants : c'est l'ombilic du rêve, c'est là où les chaînes associatives s'arrêtent. Là, on arrive à l'originaire, mais l'originaire est, par nature, évidé. S'il ne l'était pas, il y aurait un défaut de traduction dans le refoulement originaire. Seul reste l'objet pour construire du savoir là où, heureusement, il ne reste que du vide.

Pour Lacan, le sujet, pris dans l'aliénation primordiale, choisit le signifiant, contre le sens de la capture dans l'Autre. C'est à partir de ce signifiant qu'il y aura du sujet, c'est également ce signifiant qui le fait mort et mortel. Et ça, c'est la sortie de l'aliénation primordiale, c'est la séparation à partir de laquelle pourra se construire le second étage du fantasme.

L'issue de l'aliénation primordiale

Lacan ne fait pas de liaison d'un séminaire à l'autre : dans *La logique du fantasme*, lorsqu'il parle à nouveau de l'aliénation, il ne dit pas qu'il a parlé du couple aliénation/séparation trois ans avant. C'est à nous de nous débrouiller,

de savoir pourquoi il parle de l'aliénation/séparation dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, et ne reprend que l'aliénation seule trois ans après dans *La logique du fantasme*. L'un ne remplace pas l'autre. Il y a 2 étages : un étage fantasmatique qui se construit très tôt, dès la sortie du miroir et qui va se révéler plus tard, non pas à 18 mois ou à 2 ans mais à 4 ans, lorsque l'enfant commence à se mettre dans un placard pour se faire disparaître. Entre 4 et 6 ans il va jouer à être caché avec le petit copain ou la petite copine : il va jouer à cache-cache. Le fait de jouer à cache-cache montre que quelque chose a dû s'établir « avant » — entre guillemets, c'est-à-dire logiquement. Cet « avant » correspond à la sortie du miroir. Jouer à cache-cache, c'est poser la question de savoir si l'Autre peut se passer de moi, si je peux lui manquer. En jouant à cache-cache, je joue avec le fait d'être la cause du manque de l'Autre, ce qui veut dire la cause de l'Autre, de sorte qu'en jouant finalement je le cause.

Deuxième étage : c) la mort comme cause

L'achèvement de cette strate de constitution de la cause, encore la deuxième, est marqué par le fait d'être cause du manque dans l'Autre, cause de son désir pour moi. Or, on ne peut être cause de l'Autre que comme mort.

Ceci n'implique pas la clinique dans une immédiateté de sens. Cet étage de la structure peut se signifier autant dans la mélancolie que dans les deuils comme aussi bien dans l'hystérie, qui est le porte-fanion du désir de l'Autre, quoi qu'il en coûte.

L'issue de l'aliénation primordiale se fait dans un sens actif ou dans un sens passif. La sortie active — qui est apparemment contradictoire — c'est que je ne dépends absolument pas du sens de l'Autre. Si c'est radicalement ça, cette séparation-là, ça implique une position légèrement mélancolique qui va se redoubler à la sortie, avec ce qu'on appelle l'Œdipe : le propre du signifiant 1 est de tuer tous les sens. Mais il y a aussi une sortie passive. La position passive de l'issue de l'aliénation primordiale, c'est de continuer à dépendre du sens phallique donné par l'Autre, c'est ce qui se voit dans la névrose la plus banale. L'hystérique femme ou homme, nécessite le regard de l'Autre pour se sentir phallicisée. Il n'y a pas pour elle de phallicisation s'il n'y a pas quelque chose du regard de l'Autre qui lui fait sentir qu'elle est vivante et qu'elle existe pour le petit autre. De même, dans l'analyse d'un obsessionnel, la question de savoir « quel est le sens de ce qu'on me dit », qui relève plutôt de la psychopathologie de la vie quotidienne, peut s'avérer recouvrir le fait qu'il lui faut s'arrêter à chaque mot pour être sûr de ce qu'on lui dit. Dans les deux cas, la question du sens donné par l'Autre persiste et se symptomatise dans la névrose sans qu'il y ait trace aucune de psychose. Ça peut rester comme quelque chose de sans issue dans la névrose : l'issue de l'aliénation primordiale est instable, éminemment instable.

On peut d'ailleurs se demander si les deux issues possibles ne peuvent pas coexister. Ceux qui ne veulent pas prendre une position théoriquement tranchée affirment qu'il est classique que quelqu'un passe d'une position paranoïde à une position mélancolique, comme s'il y avait une transformation possible d'une structure paranoïaque en une structure mélancolique²³. En réalité, la balance entre les deux positions, hors psychose, est le propre de l'issue de l'aliénation primordiale. Qui reste dans le moi, malgré la seconde identification.

²³ Ce qu'il peut y avoir, c'est un deuil mélancolique dans une paranoïa. Celui-ci peut revêtir une forme définitive.

Troisième étage : Construction du fantasme

Le quotidien dans l'analyse des névroses, c'est justement la difficulté de l'analyse du moi. Ce n'est pas seulement le moi qui est en question là, mais la difficulté de construire un fantasme d'où le sujet tire son sens. C'est ce fantasme-là qui devient le second étage du fantasme (il n'y en a pas de troisième), c'est là où le sens du sujet est donné par l'objet et pas par l'Autre. C'est-à-dire que le fantasme n'implique pas simplement la possibilité de se tenir relativement en l'absence de l'Autre dans la vie quotidienne, mais de pouvoir être en l'absence du grand Autre avec des petits autres parce qu'il y a un fantasme qui permet de naviguer tout seul.

C'est avec ce fantasme-là que Lacan substitue, dans *La logique du fantasme*, sa théorie du fantasme à la théorie de la névrose de transfert de Freud. Ce fantasme-là est une construction de l'analyse, pas de l'analyste, c'est quelque chose qui se fait avec l'analyste. C'est complètement différent de l'aliénation telle qu'elle est développée dans *Les quatre concepts*. Il ne s'agit pas d'un sujet en train d'émerger entre sens et signifiant, mais d'un sujet qui va choisir tout d'abord d'être dans le « je ne pense pas », car l'autre position est intenable : du « je ne suis pas » on est rejeté. Son sens est recouvert par le refoulement originaire. C'est la première position qui est la position du patient dans le transfert. La logique du fantasme, c'est la logique de l'analyse. Quelqu'un qui se jette sur le divan, ça peut être un analyste bien analysé, il a besoin d'une autre tranche, il se jette sur le divan justement pour ne pas penser. C'est la position fondamentale du patient : l'Autre pense pour lui. Et c'est pour ça que Lacan nous dit dans *L'Acte psychanalytique* qu'il y a une tâche analysante et que l'analyste se doit de penser les pensées non pensées du patient. C'est une position constitutive. Il y a des patients extraordinairement intelligents dans le sens analytique, il y a des structures qui sont faites pour l'analyse. Mais ça ne veut pas dire que l'intelligence ne soit pas une intelligence de transfert. Certains patients peuvent s'appuyer sur le fait que l'analyste pense, alors eux, du coup, ils pensent, mais c'est transférentiel : si l'analyste vient à manquer, ce qu'ils peuvent penser cesse de pouvoir se penser et ils en reviennent à des positions de défense névrotique. Il y a la répétition du traumatisme.

La position de l'analyste à partir de *La logique du fantasme*, c'est de prendre sur lui le refoulement. Le retour du refoulé peut advenir tout seul, grâce au transfert. L'analyste faisant partie du symptôme, il est dans la position de faire semblant de réel, et le réel cesse d'être menaçant dans la mesure où l'analyste fait écran. D'où le fait qu'au début d'une analyse, il y a des patients qui peuvent sortir de grandes positions phobiques (d'une agoraphobie insupportable) où la phobie se présente comme une poussée à l'interprétativité, chose qui était connue depuis toujours. Aussitôt que le transfert commence à agir, le patient sort de chez lui, se remet en couple, trouve une femme, un homme et cesse de recevoir son sens de l'Autre primordial. Il y a des patients

adultes qui continuent de recevoir leur sens de leur mère. La logique du fantasme implique que l'inconscient est « là où je ne suis pas ».

L'inconscient peut alors apparaître dans la fermeture, sans que le patient sache que c'est l'inconscient qui s'est ouvert. On voit qu'il le reçoit comme quelque chose qu'il avait toujours su. Freud le disait parfaitement : « je l'avais toujours su, mais je n'y avais jamais pensé », « *Das hab' ich immer gewusst, aber nicht daran gedacht*. « Je l'avais toujours su » : c'est vrai et en même temps ce n'est pas vrai parce que ça faisait partie de *là où il n'est pas*. C'est pour ça qu'il ne l'avait jamais pensé. Là, Freud montre — il l'article grammaticalement, pas logiquement — que l'inconscient vient d'une position du savoir : il faisait partie du sujet tout en n'en faisant pas partie. S'il l'avait toujours su *et* ne l'avait jamais pensé, c'est que c'était dans son « n'y pas être ». Là, justement, Freud montre la séparation entre *le savoir dans la jouissance* et le *fait de penser comme acte*. Lacan l'a cueilli et articulé là où le génie de Freud l'écrivait. En 1964, lorsque Lacan parle de la première aliénation, il avance que l'objet *a* tombe comme non-sens entre l'être et le sens, il ne fait pas la différence entre être et pensée. On ne peut pas faire, avec une logique à deux termes, l'être et le sens, la séparation entre l'inconscient et le ça. Les deux viennent de la position du non-sens. Il aura besoin de retravailler le *cogito* cartésien en le soumettant à son vel logique avec une double négation qui ne se résume pas dans une affirmation, c'est-à-dire une logique où il n'y a pas de tiers exclu. Pour cela une logique de quatre termes lui est nécessaire.

Jouissance et frustration d'amour

La question de la névrose narcissique se place entre la première et la deuxième identification. Dans la névrose narcissique, l'objet *a* en tant que tel n'est pas investi totalement comme objet de pulsion. Dans la mesure où le moi reste collé à l'objet, l'objet reste collé au moi — c'est ce que décrit cette phrase fondamentale de Freud, que Lacan n'a jamais reprise : « la pulsion se satisfait du moi ». Freud dit même : « la pulsion se repaît du moi ». Ça veut dire qu'il y a de la jouissance dans le moi²⁴. Cette phrase est fondamentale parce qu'il identifie la névrose narcissique aux névroses traumatiques, non pas seulement à celles qui relèvent de traumatismes sexuels mais aussi à celles qui relèvent de traumatismes qui ne sont pas sexuels. Freud ouvre un tout autre chapitre de la psychanalyse dans cette préface. La notion de traumatisme concerne le traumatisme de guerre qui n'est pas sexuel. Mais là, Freud ne termine pas, il n'a pas fait de métapsychologie là-dessus, cette conception ne réapparaît ni dans *Le moi et le ça*, ni dans *Inhibition, symptôme et angoisse*.

²⁴ S. Freud, « Introduction à “La psychanalyse des névroses de guerre” », *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P.U.F., 1991, t. I.

Lacan le sait et il le reprend dans une seule phrase, dans un hapax. Dans le séminaire *La relation d'objet*, quand il distingue la frustration d'amour de la frustration d'objet et de la frustration de jouissance. La frustration de jouissance est propre à la structure, il n'y a pas grand-chose à en dire. Les gens qui n'ont pas de frustration de jouissance, sont plutôt dans la psychose. Les écrits inspirés sont souvent des écrits où la jouissance est parachevée dans l'écriture de ce qui ne s'est pas écrit. La révélation que connaissent les grands mystiques ne signifie pas qu'ils soient psychotiques, mais... la frustration d'amour, elle, va impliquer quelque chose qui aura des effets dans la sexualité du sujet. Dans une grande partie des névroses, « l'excès » (entre guillemets) auquel on a affaire avec les pulsions sexuelles, dépend des sexualisations secondaires, c'est-à-dire de quelque chose qui a fait carence. Lacan ne théorise pas ceci, mais il en donne des éclairages cliniques. C'est par exemple l'enfant qui mord ses semblables, un enfant qui mord, indique-t-il, est un enfant qui n'a pas été aimé. Il y a eu quelque chose d'insuffisant dans la jouissance orale... L'enfant n'a pas eu d'amour. Et il confond l'amour avec la jouissance.

Il peut y avoir eu jouissance et manque d'amour : pour ne pas périr, les gens qui n'ont pas été aimés... Je parle de l'amour maternel, mais ça peut aussi concerner l'amour du père. Il peut y avoir refus d'amour, pour ne pas périr, comme dans l'enfance mélancolique, car il y a des enfants mélancoliques. Il y a aussi des mélancolisations qui arrivent seulement en analyse quand les patients sont protégés par la présence de l'analyste. Personne ne pouvait penser jusque-là qu'ils étaient mélancoliques. Mais ce sont des gens qui mordent avec la parole, par exemple. La parole, ça sert à mordre, à arracher à l'autre quelque chose pour jouir au moins de faire que l'autre puisse souffrir, être aussi carent qu'eux. La morsure, mordre : c'est fondamentalement avec la parole qu'on le fait.

L'amour, c'est l'amour du phallique. On aime, on prête à quelqu'un qui l'a, à quelqu'un qui, en l'ayant, peut montrer son manque. Seuls peuvent montrer leur manque ceux qui ont eu un investissement d'amour fiable et plus ou moins constant. Les gens qui se montrent autosuffisants sont rejetés. Tout le monde — même les analystes — croit que ceux qui sont autosuffisants, le sont par un excès d'identité, de phallicisation du moi idéal. Mais c'est le contraire, c'est un manque de phallicisation. Les analystes aussi sont dans la logique de groupe, ils fonctionnent avec la même logique que tout le monde. L'apparente suffisance du sujet, ça lui permet de fonctionner ; ça permet à énormément de névrosés, qui fonctionnent d'une façon instable, des mélancolisations relativement importantes, ou même un délire, qui peuvent les secourir. Mais un tel délire n'est pas un phénomène primordial, il n'est pas de structure, et ces mélancolisations ne sont pas la mélancolie. Ceux-là ont été dans un rapport supplétif par rapport à l'Autre.

Freud ne se posait pas de question à ce propos, il n'a donné aucune consistance à ces phénomènes, parce qu'il s'adressait seulement à la structure. Mais aujourd'hui, n'importe quel analyste qui aurait en analyse *l'Homme aux*

rats, hésiterait entre une névrose obsessionnelle ou une paranoïa. Évidemment Freud avait une force qui lui venait de son génie, mais il tenait également sa force du fait qu'il théorisait, et qu'il gratifiait le patient de son activité théorisante, qui produisait des effets. C'est une chose qu'on ne peut pas faire aujourd'hui. Son patient rêve qu'il va le tuer, se marier avec sa fille, il délire à tire-larigot... Freud a résolu le symptôme en laissant une théorie de la lettre et de son efficace... Et il faut aussi tenir compte de la condition subjective : l'*Homme aux rats* a été guéri de son symptôme. La guerre et sa mort ont empêché de savoir quel fut l'effet de l'analyse sur sa condition d'amour et de jouissance, sa *Liebesbedingung*, qui est l'écriture de son fantasme : vouloir à la fois avoir des enfants et aimer une femme qui ne pouvait pas lui en donner.

Aujourd'hui, peut-être, on serait beaucoup plus attentif au délire qu'à résoudre l'énigme de son obsession. On se dirait avec raison que l'obsession va s'amenuiser en quelques années, qu'elle se réduira toute seule, lentement, que le patient va en donner la clé lui-même, qu'il va faire tomber et remplacer par la poussée à l'interprétativité propre à l'inconscient tout ce qui est en excès. Ce que Freud faisait, c'était de s'avancer par rapport au patient et, ayant résolu l'énigme, l'obsession, pour lui le cas était achevé. Mais quelqu'un qui est capable de délirer de la sorte va trouver d'autres motifs pour faire de l'obsession. Quelqu'un qui a eu un père tellement coupable dans la réalité, d'avoir joué la caisse du régiment, de l'avoir perdue et d'avoir été sauvé par le mariage, ça ne peut pas ne pas se répéter de différentes façons. C'est vrai que Freud tue la répétition en résolvant l'énigme.

Ce qui termine l'aliénation primordiale

Lacan ne dit pas ce qui termine l'aliénation primordiale. Quand il parle de séparation, dans *Les quatre concepts*, il ne le dit pas. Il va l'introduire après, sans le relier au couple aliénation/séparation. Selon une procédure habituelle dans les séminaires, il va donner la clé dans un autre chapitre, dans un autre séminaire, sans le dire, sans dire à quoi ça se rattache : ce qui termine l'aliénation primordiale, c'est l'apparition du signifiant maître.

Le signifiant maître n'est pas un signifiant qui est donné après les autres : c'est un signifiant qui va être pris comme signifiant maître et il va être mis hors chaîne signifiante. Ça se fait à un moment donné, c'est ce qui permet de finir le stade du miroir et de faire disparaître l'objet *a* du miroir. Et ça va se répéter au moins deux fois. Il va y avoir un autre moment où le signifiant maître doit opérer. Le signifiant maître, ce n'est pas quelque chose que l'Autre induit comme maître. Lacan semble avoir changé de position sur ce point, à moins qu'il ne laisse au lecteur le choix. Le signifiant maître est quelque chose qui apparaît une fois que la chaîne signifiante est en train de fonctionner chez le sujet. Il y a du sujet ; le signifiant maître va venir assurer la structure. C'est pour ça que chez des enfants qui vont être psychotiques, il peut n'y avoir aucun signe

avant-coureur dans l'enfance. Le signifiant maître dépend du fait que la mère ne mette pas cet enfant à la place de son maître à elle, du fait qu'elle ne va pas se poser, elle, comme étant le maître, et qu'elle va donner lieu à ce qu'il y ait un tiers qui soit le maître de sa jouissance. La question c'est que le fauteur de psychose n'est pas seulement la mère. C'est un contresens mais on y a cru longtemps à la Cause freudienne, et Lacan a permis que ce contresens persiste. La question est de savoir si celui à qui on donne la place la prend ou non. C'est qu'il n'y a pas de choix de la psychose. Le sujet est mis dans la psychose sans qu'il l'ait choisi.

Oui..., il y a des mères psychotisantes... Mais, curieusement, si l'on prend Schreber, le cas princeps de la psychose chez Freud et chez Lacan, c'est le père qui fait de D.P. un psychotique : Schreber, c'est quelqu'un qui n'a pas eu de mère. Son grand Autre, c'est le père. C'est lui qui s'empare du corps de l'enfant pour jouir. Non pas sexuellement, le père de D. Schreber est médecin et il lui fait faire des exercices physiques pour qu'il jouisse d'une *Gesundheit* qu'il est censé, lui, le père, enseigner à toute l'Allemagne. Sa jouissance est perverse en ce sens que le pervers ne cherche pas à jouir de la jouissance phallique mais qu'il cherche à s'emparer de la jouissance autre, celle qui anime le corps.

Dans le cas princeps de la psychose en psychanalyse, ce n'est pas la mère qui est à l'origine de la psychose. C'est étonnant que ça ne contredise pas la théorie générale, la théorie standard, selon laquelle la mère peut, par sa jouissance, annuler la fonction paternelle, empêcher l'accès du père à l'enfant et de l'enfant au père. Mais la clinique est beaucoup plus riche : il faut une théorie non standard. Il y a des pères paranoïaques qui prennent un enfant comme le leur : les grands paranoïaques sont identifiés au grand Autre. La richesse de la clinique doit nous permettre de penser la différence entre un paranoïaque qui va s'en prendre à une adolescente pour la violer, et un père paranoïaque qui prend un garçon depuis son très jeune âge pour l'éduquer. Il faut dire qu'il y a des mères qui sont absentes de ce que le père fait aux enfants, mais en général, ces hommes cherchent une femme qui va les laisser faire... Ils ont cherché exactement la femme qu'il fallait pour ; ils ne vont jamais se marier avec une femme qui pourrait être en opposition... Il faut dire que le paranoïaque est identifié au grand Autre sans barre, il est cause de psychose. Les paranoïaques se suivent dans les générations. Cette perversion propre à certains paranoïaques fait partie de la paranoïa, elle fait que lorsqu'il y a un objet sur lequel jouir, ces paranoïaques ne décompensent pas. Et ça fait que les paranoïas qui suivent vont être des paranoïas d'asile, puisqu'on coupe court à la perversion inconsciente qui est là le réel de l'inconscient.

Non, la psychose ne peut pas être un choix, Lacan est clair là-dessus. Il y a une phrase de Lacan qui dit que dans la psychose, la phrase est écrite avant le sujet. Ce qui fait la névrose, c'est que le névrosé coupe avec la phrase qui le

fait exister. C'est là l'importance, le rôle du signifiant maître, de couper ce pourquoi il a été amené à avoir de l'existence.

Le S_1 implique non seulement la castration de la mère mais que la mère laisse rentrer quelqu'un qui est maître de sa jouissance à elle et qui n'est pas l'enfant. Quand la mère fait de l'enfant la cause de sa jouissance, ça compromet gravement le sujet, mais ça ne fait pas toujours un destin de psychose, car ça dépend aussi du fait que le père, le père œdipien, c'est-à-dire le papa a un rôle essentiel à accepter, c'est de rentrer comme castré. Les patients qui ont eu un père paranoïaque en général savent, et grâce à l'analyse ils peuvent le dire, que ce père-là donnait beaucoup plus d'importance, recevait le sens comme homme non pas de sa femme, ce qui est la moindre des choses, mais de sa mère. La grand-mère maternelle avait un rôle prépondérant, supérieur à celui de la mère, ce qui marque l'homme non castré et fait qu'il continue à être, même marié et père d'un enfant, le phallus de sa mère.

La nouveauté que Lacan commence à apporter à partir de 1964 est que le S_1 en tant que hors-chaîne la réorganise et change la position du sujet. Cela introduit des modifications dans la cure. Disons que ça n'est pas n'importe quel lapsus, n'importe quel rêve, n'importe quelle formation de l'inconscient qui vont être interprétés. Tout d'abord on n'interprète pas, on laisse continuer, voir si le sujet reçoit la signification de l'acte manqué, du lapsus, etc. Mais sinon, ce qui est important, c'est d'intervenir ou d'entendre, de lire, là où la formation de l'inconscient pointe vers un objet et pas vers un des multiples sens sexuels. Il y a une hiérarchie des formations de l'inconscient. Celle qu'on attend sans l'attendre c'est quand le signifiant en jeu renvoie à la formation du fantasme, il renvoie alors à l'objet a , l'objet qui est en jeu dans le fantasme.

Dans la première théorie de la psychose, Lacan disait qu'une des causes de la psychose peut être que le père soit trop amoureux de la mère. Après les années 70, on ne peut plus considérer cela comme un trait clinique différentiel de la psychose. À partir des années 70, Lacan soutient qu'il faut que le père soit castré, et que c'est cela qu'il donne à l'enfant. Ce père-là n'est plus le père qui se doit d'être castrateur. Il contredit ainsi ce qu'il avait avancé précédemment, dans le commentaire du petit Hans. Il y a donc un changement radical : ce que le père a à transmettre c'est sa propre castration, mais pas qu'il est un maître vivant.

L'entrée de S_1 est essentielle dans la mesure où c'est seulement l'entrée de S_1 qui permet que la parole soit la parole du sujet. La parole en analyse a un sens très précis. C'est-à-dire que ce ne soit pas l'Autre qui parle à travers le sujet même si on ne s'en rend pas compte. Dans les psychoses adultes, qui ne sont pas la suite des psychoses enfantines, un analyste peut penser, s'il prend le sujet avant la première décompensation psychotique que s'il ne fait pas gaffe, ou même que s'il fait gaffe, la décompensation psychotique va venir. Mais pas

l'entourage. Il y a des décompensations schizophréniques à 21-22 ans, au milieu des études universitaires... Rien, pour la famille, ne l'annonçait. C'est vrai qu'un analyste, s'il a la chance ou la malchance de prendre un adolescent, va savoir plus ou moins vite qu'il a l'espace d'une feuille de papier à cigarette. Car cet adolescent parle, il étudie, il est peut-être même brillant, etc., mais il y a quelque chose qui l'habite comme parole de l'Autre qui va avoir raison de sa propre parole. La parole, dans le sens strict de Lacan, c'est quand il y a un sujet de l'inconscient. C'est pour ça que Lacan, après, cesse de parler de la parole, de travailler la parole, parce que c'était la parole à toutes les sauces à l'École freudienne, c'est pour ça qu'il va insister avec le signifiant « énonciation », et après, avec le signifiant « dire », qui est tel dans la mesure où il est acte.

L'acte sexuel justement, ce n'est pas un acte. Ce n'est pas un acte parce que cet acte-là ne fait pas que quelqu'un soit un homme ou une femme, l'acte sexuel ne distribue pas les sexes d'un côté et de l'autre. Un homme hystérique continuera à être une femme, une femme obsessionnelle continue à être un homme, mais ces identifications imaginaires n'empêchent pas que le névrosé ait accès à la relation sexuelle. Pour quelqu'un qui a la puissance de devenir psychotique, l'acte, c'est une muraille : il ne peut pas. Ça devient une question de vie ou de mort. Et quand il y passe, il y passe. C'est-à-dire, il se réveille avec un délire. En ayant pu ou n'ayant pas pu, peu importe.

Aussi bien, c'est vrai qu'il y a des mères qui choisissent un des enfants pour être psychotique. En refaisant l'histoire de certaines mères, on voit qu'il y a des choix d'un enfant pour les porter, ou d'un enfant pour être rejeté, telles qu'elles l'ont été par leur mère. Avec beaucoup plus de fortune pour la mère que pour la grand-mère. La mère peut se tenir dans la vie, mais l'enfant choisi lors de la troisième génération va être ratatiné à jamais.

L'analyse permet que des gens, qui devraient être à l'hôpital pour toujours, aient des psychoses chroniques qui ne soient pas chronicisées à l'hôpital. Ce sont des accès, chaque x année, où il se trouve effectivement des contraintes qu'ils ne peuvent pas résoudre, ils se mettent à délirer mais l'analyse permet qu'on se dise : je commence à aller mal, je commence à délirer... On commence à nouveau les médicaments, etc. mais ils continuent à travailler, etc. C'est-à-dire que l'analyse modifie ce qui était tenu avant en psychiatrie pour une psychose chronique. Ce sont des psychoses mais l'émergence, les moments féconds s'éloignent les uns des autres. Il y a une modification du tableau psychiatrique que la psychanalyse permet.

Comme je le disais, il y a un moment où l'enfant parle avec la parole de l'Autre, et à un moment donné il se tait. C'est ce moment où il se tait, où il cesse de parler avec la parole de l'Autre, qui est essentiel ; c'est qu'il va commencer à parler avec sa propre parole.

L'émergence de S_1 , c'est ce qui met une limite à la jouissance de l'Autre. Autant celle des parents réels que celle de l'Autre dans la structure même du sujet. Il va commencer à se régler d'après son surmoi et non plus par obéissance à la jouissance de l'Autre maternel ou de l'Autre paternel. C'est quand il peut mettre en rapport son S_1 à son signifiant phallique... Là, le phallus, ça n'existe plus... L'enfant s'éloigne de la mère, il s'éloigne du père, leur parole n'a plus de normativité, c'est un semblant de normativité. Il est déjà normé par le rapport de S_1 au phallus. Et le phallus cesse d'être cause de jouissance, il disparaît à tout jamais comme cause de jouissance. Et ce que le garçon laisse jouir, c'est son organe, qui est tout ce qui reste du signifiant phallique. Le phallus devient fonction, c'est-à-dire castration.

Symptôme et jouissance de l'Autre

Tout symptôme est lié non seulement à de la jouissance phallique mais à de la jouissance de l'Autre.

Nous faisons l'hypothèse que par le signifiant J (A) Lacan articule ce qui reste de jouissance de l'Autre réel qui n'a pas viré au symbolique, reste qui n'a pas pu, et c'est un fait de structure, être réapproprié comme phallique grâce aux écritures logiques du sujet. Autre réel, que ce soit la mère ou le père réel, qui se présente en analyse soit sous cette forme, soit sous la forme de ce qui reste du ça non articulé dans le fantasme, et, par conséquence logique, sous la forme du Surmoi. Cela se présente aussi comme la peur du phallique chez l'Autre.

Bien des fois, la résolution d'un symptôme, la disparition, l'interprétation, se font par la parole même du patient. Cela arrive quand un symptôme tenait non seulement la condition de jouissance phallique mais qu'il était aussi lié à quelque chose qui n'était qu'apparemment sublimé, et qui, aussi, faisait partie de la jouissance de l'Autre. Or lorsque la jouissance de l'Autre se présente comme une jouissance du corps dans le corps et dans son image collée à l'Idéal, le remplaçant parfois, et lorsque celle-ci ne se borne pas aux orifices et aux bords, mais se projette dans l'œuvre à accomplir, le destin à parachever²⁵, cela seul pouvant justifier la vie — quand celle-ci est trop prévalente par rapport à la jouissance phallique, ceci indique la persistance de l'objet a en tant que tel.

On le voit dans la clinique, soit avec des adolescents très difficiles, soit aussi avec des adultes — qu'une psychanalyse non lacanienne penserait comme des 'grands enfants' — où ce qui prévaut n'est pas la question de la jouissance

²⁵ Cela fait partie de la structure, pas seulement de la « psychopathologie ». Jules César pensait de même en songeant à Alexandre, Napoléon aussi. Les grands génies en musique, en mathématiques, etc. n'ont pas été inhibés par ces pensées...

sexuelle mais l'œuvre à accomplir dans la vie. Ce qui est un facteur inhibiteur immense, autant de la jouissance phallique que de la productivité cherchée.

L'affirmation de l'existence de « La femme », qui peut être parfois un signe de psychose, peut être aussi une marque de l'adolescence — mutation de l'amour de la mère, pour la mère — et disparaître après. Il est aussi vrai que le maintien de cette affirmation pose la question du type d'amour qu'il a reçu, et une autre, importante et insidieuse : de quel amour, de quelle désir a-t-il été le fruit. La recherche d'une Autre Jouissance que celle qui est octroyée par le phallique, est le propre de l'amour passion²⁶, du travail de l'artiste qui est tel dans la mesure où celui-ci ne peut pas ne pas être²⁷, de la recherche scientifique. S'il y avait une Jouissance de l'analyste, elle se placerait aussi dans la tentative de sillonner cette contrée, ce serait là qu'il fait partie du symptôme du patient. Ce qui peut signifier après-coup la notion de sa « résistance ».

À notre avis, le sujet de l'Inconscient, en tant qu'écriture dans le réel, se place dans l'entre deux Jouissances.

Disons : la jouissance phallique en elle-même, Lacan l'écrit, c'est la jouissance de l'idiot²⁸. C'est très beau. Tout d'abord on voit un débile mental en train de se masturber, il faut le dire. Mais « idiot », il le dit en grec, c'est la jouissance la plus propre. Idios, c'est ce qu'il y a de plus propre. Dans la mesure où quelqu'un est porté seulement sur sa jouissance phallique, il y a une certaine débilité. Qui n'est pas l'arriération mentale, car la notion de débilité chez le dernier Lacan est une définition de la névrose. N'être attentif qu'à ce qui fait jouir phalliquement, ça rend le sujet très peu apte à laisser advenir l'inconscient et la sublimation. Mais aussi, plus la sublimation insiste comme recherche de la Jouissance Autre, plus elle devient automatiquement ouverture vers la jouissance de l'Autre, ce qui ne peut pas ne pas poser de questions... dans ce qui fait la vie sexuelle, et la vie dans le groupe.

Lorsque Lacan donne des définitions, en général elles sont cryptées, jamais lisibles de prime abord. La jouissance la plus propre, ça signifie que quelqu'un peut rester fermé sur elle, sans accéder à la sublimation, aux autres discours. Mais la débilité, qui consiste à ne suivre qu'un seul discours, en principe celui du Maître, est une condition de la névrose. Le travail de l'analyse va consister à faire exister les autres discours. Beaucoup plus difficile, mais

²⁶ Qui n'est pas, loin s'en faut, dans tous les cas, un délire à la Clérambault. Bien des fois il est le fait des mélancolies non psychotiques.

²⁷ Chez Aristote, mode du nécessaire. Chez Lacan, façon dont l'impossible apparaît dans le nécessaire. Pour les écrivains romains, leur sens de la langue indique que « nécessaire » provient de « *ne cedere* » : ne pas céder. Voir Ernout et Meillet, « Dictionnaire étymologique de la langue latine », Paris, Klincksieck, 1959 (1^{ère} éd. : 1931). Aussi bien, Ernest Meillet, « Esquisse d'une histoire de la langue Latine », Paris, Klincksieck, 1977 (1^{ère} éd. : 1928).

²⁸ J. Lacan, séminaire livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

parfois plus prometteur, sera le cas de quelqu'un qui, sans le savoir, se fait analyser de façon sauvage par ses rencontres amoureuses.

Quand on a en analyse des adolescents, ceux qui se posent des questions artistiques, littéraires, philosophiques, etc., ça peut clocher du côté de la jouissance phallique. Par contre, les adolescents qui, à 16 ans, ont déjà un couple, font l'amour etc., ne s'intéressent guère à l'histoire du monde, à la jouissance artistique, aux problèmes scientifiques, etc. sont guidés par la jouissance phallique, la jouissance la plus propre, c'est-à-dire que la question est qu'il y a un moment où ça doit s'élargir. Ça donne des configurations cliniques complètement différentes. Ce n'est jamais bon d'être entièrement rangé d'un côté ou de l'autre, et là nous verrons des névroses totalement différentes, qui peuvent se placer dans le même type clinique. Quand il y a prévalence de la jouissance de l'Autre, on aura des problèmes graves par rapport à la jouissance phallique, il restera des échardes de l'objet a en tant que tel. On aura des sujets très préoccupés par ce qui est sublimé, avec, soit une interprétativité, soit une tendance au deuil mélancolique.

Les gens qui n'ont pas besoin d'analyse dans la vie adulte même s'ils font des symptômes, ce sont ceux que seule la jouissance sexuelle oriente, ce sont ceux qui restent de façon prévalente dans le discours du maître. La demande d'analyse survient, en général, quand la Jouissance de l'Autre met en question leur échafaudage phallique.

Quelqu'un de très assuré dans son jugement, considère ses symptômes comme étant négligeables, même s'ils sont importants. En même temps, pour quelqu'un qui se trouve de façon prévalente dans la lutte contre la jouissance de l'Autre, un travail pénible — *improbis* disait Lacan citant Virgile — devra avoir lieu pour savoir comment et par quelles voies, il pourra être phalliquement réorienté.